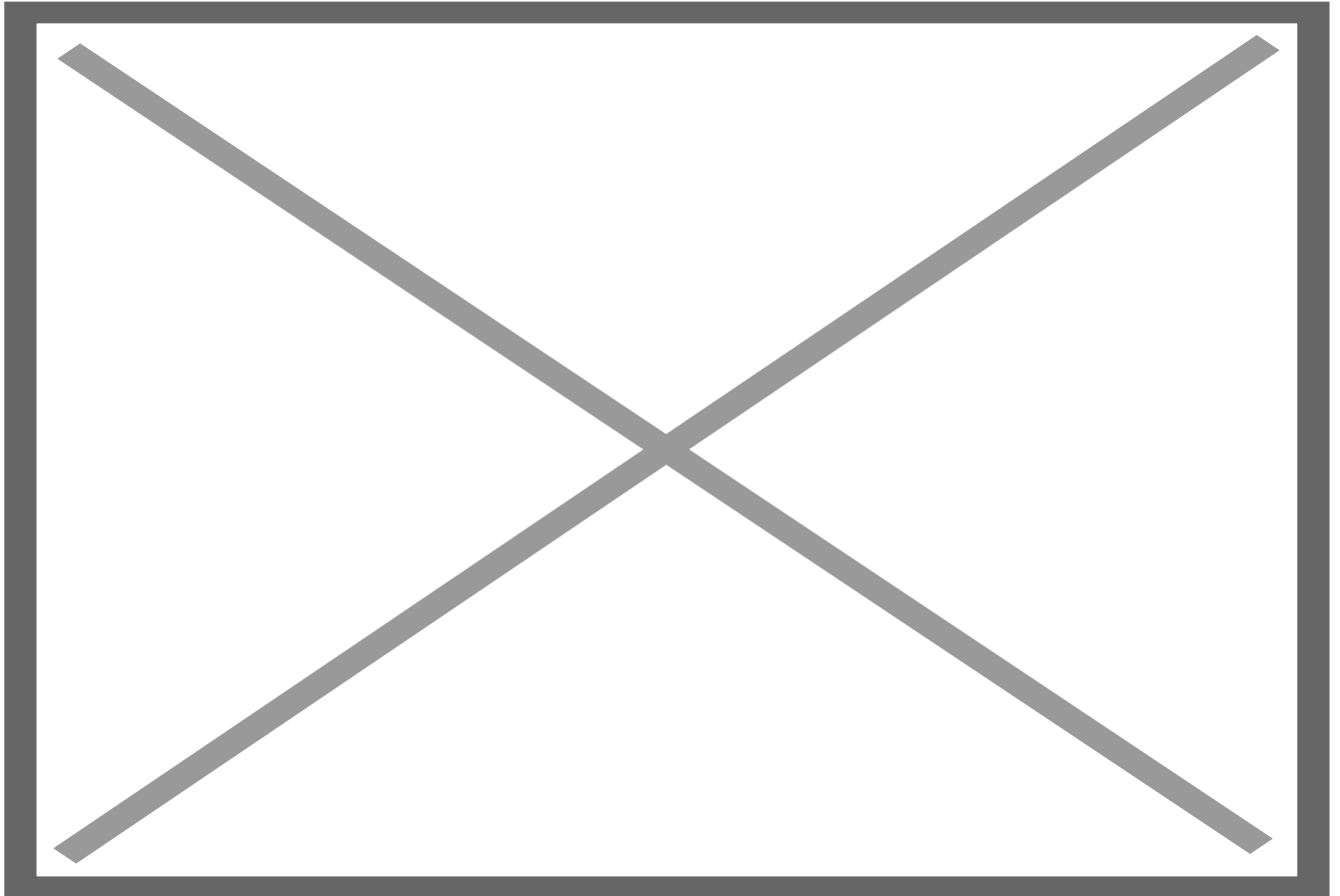


Le prix à payer pour quitter Gaza

Description

Par Doaa Alremeili, le 18 novembre 2022



Une femme regarde par une fenêtre alors qu'elle attend un permis de voyage pour passer en Égypte par le poste frontalier de Rafah après son ouverture par les autorités égyptiennes pendant cinq jours, dans le sud de la bande de Gaza, le 29 juin 2016. (Photo : Abed Rahim Khatib/APA Images)

Mon ticket pour la libération n'était pas les quelques 500 dollars que j'ai payés pour partir. On m'a fait payer 29 ans de ma vie.

Enfin, j'ai aussi vu un avion qui n'allait pas me bombarder. Je suis sorti de Gaza pour la toute première fois de ma vie. Maintenant, j'ai les tampons de trois pays sur mon passeport, et j'ai vécu l'expérience de voyager et de monter dans un avion.

J'ai rencontré et parlé à des gens autres que des Gazaouis. J'ai rencontré des Égyptiens, des Soudanais, des Jordaniens, des Marocains, des Syriens, des Turcs, des Algériens,

des Pakistanais, des Afghans, des Irakiens, des Balkans, des Kenyans, des Ouïghours et des Kirghizes.

Et je ne compte que ceux qui j'ai parlés. Je suis ravie d'avoir aussi fait des choses jusqu'à présent.

Le matin j'ai quitté Gaza, ma mère a pleuré. Ma mère, qui ne rate aucune occasion de me gronder, m'a serrée dans ses bras et a pleuré si fort lorsque le jour est venu pour moi de partir. Je me suis retirée avant qu'elle puisse voir les larmes dans mes yeux et j'ai regardé ailleurs.

« Ne fais pas ça », ai-je dit. « Quand mon frère et ma soeur sont partis, tu n'as pas pleuré, tu te souviens ? Pourquoi le fais-tu maintenant ? »

Je lui ai aussi fait quelques fausses promesses. J'ai renié mon précédent vœu de ne jamais retourner à Gaza. « Ne t'inquiète pas, je reviendrai », ai-je essayé de la rassurer.

L'a-t-elle cru ? Je n'en suis pas sûre.

Le trajet que j'ai fait entre ma maison dans le centre de Gaza et le passage de Rafah était aussi une première. Je regardais par la fenêtre de la voiture les nouveaux endroits que je croisais sur mon chemin. Je n'avais pas l'intention de mémoriser ou d'imaginer mentalement ces lieux dans mon esprit. Mais je me surprends à les voir clairement lorsque je ferme les yeux.

L'officier palestinien a pris mon passeport, l'a regardé et m'a regardé en retour.

Il m'a demandé : « Pourquoi allez-vous en Turquie ? », alors que mon passeport portait clairement un visa étudiant.

« Pour étudier », ai-je répondu sans le vouloir. Il l'a tamponné et me l'a rendu.

Puis on nous a expliqué ce à quoi nous devons nous attendre et ce qu'il fallait faire, et surtout ce qu'il ne fallait pas faire.

Ne prenez pas de photos de la partie égyptienne. Ne prenez pas de photos de n'importe quel endroit en Égypte pendant que vous êtes en route pour Le Caire. Ne transportez aucun objet lié à un parti politique palestinien car c'est une question de sécurité nationale. Les hommes de moins de 40 ans qui se rendent ailleurs qu'en Égypte doivent être conduits directement à l'aéroport international du Caire. Vous serez escortés jusqu'à l'avion directement.

Quel privilège, n'est-ce pas ?

Peut-être y aura-t-il un jour où le monde nous regardera, nous les « Palestiniens », sur un pied d'égalité, plutôt que comme une menace.

On nous a appelés par nos noms pour monter dans les bus qui devaient nous conduire au hall égyptien du poste frontalier.

Le hall égyptien à la frontière sud de la Palestine était un vieux bâtiment sale, avec de petites fenêtres suspendues qui me regardaient d'en haut. J'avais l'impression d'être dans un

tombeau collectif, avec tous ces gens entassés dans un bâtiment sans fenêtre et attendant leurs passeports après les avoir remis aux fonctionnaires égyptiens.

De la fumée envahissait les lieux. Le bruit des bombes qui pleurent se mêle aux cris des agents. La plupart des chaises de la salle d'attente étaient cassées et les bagages étaient empilés partout.

À ce moment-là, je n'ai pas seulement eu l'impression d'appartenir à un pays du « tiers-monde », mais aussi d'être une humaine d'une classe différente. Au moins, ils ne m'ont pas demandé pourquoi j'allais en Turquie.

Il m'a fallu moins de 2 heures et demie pour me rendre en Turquie en avion, et plus de 8 heures pour arriver au Caire depuis Gaza en minibus.

Pendant un certain temps, je suis resté en Égypte, attendant le bon moment pour réserver le billet d'avion le moins cher. En vain, car les prix restaient élevés, et j'ai été confronté à une règle bizarre selon laquelle les personnes voyageant pour la première fois étaient obligées de réserver des billets aller-retour, ce que j'ai fini par faire.

Une nuit en Égypte, je me suis réveillé au son d'une forte détonation.

La première chose qui m'est venue à l'esprit : « Encore la guerre ». Puis je me suis souvenu que j'étais maintenant loin des bombardements israéliens. Je me suis secoué et je me suis recouché, sans me soucier du monde, comme n'importe quel autre être humain.

La femme qui travaille à l'aéroport international du Caire a tamponné mon passeport avec négligence, en regardant partout sauf vers moi. J'étais sur le point de lui dire : « Je suis Palestinien, vous devriez vérifier mon passeport avec soin. Pour l'amour de Dieu, je suis une menace internationale ! »

Mais je ne l'ai pas fait. J'aimais penser que je l'avais trompé.

Un autre employé de l'aéroport vérifiait les passeports avant d'entrer dans la zone d'attente pour notre vol. Il affichait généralement ses sourires à tous ceux qui passaient avec lui. Mon passeport palestinien avait la singulière capacité d'effacer ce sourire de son visage. Il a tenu mon passeport avec ce qui ressemblait à du « dingo », l'a fait tourner dans sa main, a feuilleté ses papiers, puis a levé les yeux vers moi.

« Avez-vous un visa ? » Son ton semblait accusateur.

« Oui », ai-je dit, si calmement que je jurerais qu'il n'a presque pas aimé ma réponse.

Je ne peux pas dire que son traitement ne signifiait rien pour moi, car c'était le cas. Si les Israéliens étaient traités de la même manière lorsqu'ils entrent en Égypte par le poste de Taba pour se rendre dans les stations balnéaires de Sharm-el-Sheikh, je serais d'accord. Mais ils ne sont pas traités de la même manière.

Ce qui a été le plus surprenant dans cette expérience, c'est que j'étais moins qu'enthousiaste à l'idée de voir le grand oiseau qui allait m'emmener en Turquie.

Certaines personnes m'avaient prévenu de ce que cela pouvait être, de monter dans un avion pour la première fois de sa vie. Le bruit, la pression atmosphérique, la peur, la sensation soudaine qui vous prend aux tripes lorsque l'avion décolle, et même pendant l'atterrissage à une certaine manière, rien de tout cela ne m'a posé problème.

J'ai emporté beaucoup de choses lorsque j'ai quitté Gaza, mais la peur ne faisait pas partie des choses que j'ai emportées. Je me suis dit que j'allais essayer de profiter de l'expérience qui m'était offerte.

L'avion a atterri en toute sécurité. Heureusement, l'aéroport international d'Istanbul n'était pas bond . Personne n'a revérifié mon passeport. Je n'en reviens pas de la rapidité avec laquelle j'ai fini mes affaires.

Les gens me font un sourire chaleureux quand je dis que je viens de Palestine, et un sourire encore plus chaleureux quand je dis que je viens de Gaza.

Maintenant, je suis une fille normale, qui vit dans un dortoir de filles et qui essaie de vivre aussi paisiblement que possible. Du moins, c'est ce que j'essaie de faire jusqu'à ce que l'inévitable question surgisse :   Comment  sa se passe à Gaza ?  

Pendant les dix premières secondes, je me retrouve sans voix, ne sachant pas par o 1 commencer. Les images des  v nements horribles s'empilent devant moi, tandis que le bruit des bombes et des frappes aériennes m'explose les tympanes. Mon cœur tremble et mes poumons sont à court d'air pendant ces dix secondes, et ils m'implorent de répondre rapidement.

  Triste  , dis-je inexorablement.

Mon ticket de liberté n'était pas les seuls 500 dollars que j'ai pay s pour partir. Ils m'ont fait payer 29 ans de ma vie. J'ai vécu les monstrueuses attaques israéliennes sur Gaza, une guerre après l'autre. Chaque attaque sioniste était plus lourde que la précédente.

Yitzhak Rabin, Shimon Peres, Benjamin Netanyahu, Ehud Barak, Ariel Sharon. Ce sont les noms des coupables qui ont massacré mon enfance. Ehud Olmert, Benjamin Netanyahu à nouveau, et Naftali Bennet, sont coupables d'avoir enterré ma jeunesse sous les décombres. J'aimerais pouvoir dire que je l'ai méritée, mais je n'ai même pas jeté une seule pierre à un soldat israélien pendant les 29 années que j'ai volées.

J'aimerais croire que j'ai vaincu le pays le plus fort du Moyen-Orient, celui qui possède les armes les plus sophistiquées. Je les ai trompés, et je vole sous le radar militaire d'Israël.

Du moins, c'est le mensonge que je me raconte.

Mais même si c'était vrai, ma famille et tous mes compatriotes palestiniens continuent de souffrir en luttant pour leur droit d'accéder à leurs écoles, leur droit de voyager librement, leur droit de visiter d'autres villes palestiniennes, leur droit de défendre leur terre, leur droit de la cultiver et de la récolter, et leur droit d'exprimer leur opinion. Pour l'amour de Dieu, les Palestiniens paient de leur sang la facture de la résistance.

Lâ??autrice : **Doaa Alremeili** est une Palestinienne bÃ©douine de Gaza qui a les sables de deux dÃ©serts dans le sang. Elle a obtenu une licence en enseignement de la langue anglaise Ã lâ??universitÃ© islamique de Gaza. Elle travaille dans lâ??enseignement de temps en temps et dans les services de traduction en tant que freelance. Elle aime lire et Ã©crire en arabe et en anglais. Et elle tente uniquement de raconter le cÃ¢tÃ© palestinien-arabe du Â« conflit Â».

Trad. A.G pour lâ??Agence MÃ©dia Palestine

Source : [Mondoweiss](#)

date crÃ©Ã©e
2022/11/23